ST 58 : Elections et politique étrangère en Amérique latine

Clémentine Berjaud, CESSP-CRPS, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, GEIVEN (Groupe d'Etudes Interdisciplinaire sur le Venezuela), clementine.berjaud@wanadoo.fr

Les effets électoraux de la politique étrangère d'Hugo Chávez : les relations internationales du point de vue des électeurs vénézuéliens

Cette contribution a pour objectif d'interroger les relations internationales du point de vue des électeurs, dans le cadre du Venezuela d'Hugo Chávez. Entre 1998 et 2013, la vie politique vénézuélienne s'est transformée : changement de constitution, apparitions de nouveaux acteurs, évolutions de la structuration du champ politique, mise en œuvre de nouvelles politiques publiques, notamment sociales etc.[1]. Dans ce cadre de profondes transformations, la politique étrangère du pays n'est pas en reste, traversant plusieurs réorientations et conduisant le Venezuela à voir son rôle sur la scène internationale évoluer.

Durant ces mandats successifs, les gouvernements d'Hugo Chavez, et celui-ci à leur tête, ont été particulièrement proactifs dans ce domaine[2]. Ces transformations peuvent être brièvement présentées en trois points principaux. Premièrement, les relations avec la puissance nord-américaine sont complexes. Derrière une rhétorique anti-américaine forte et de nombreuses prises de positions radicales et surmédiatisées, comme l'épisode d'un Congrès de l'ONU où Hugo Chávez déclare que G. W. Bush « *sent le soufre* » et incarne « *le diable* »[3], les relations économiques restent nombreuses et importantes, les Etats-Unis sont les premiers importateurs du pétrole vénézuélien par exemple. Diplomatiquement, les échanges sont tendus, et chaque pays renvoie ou rappelle ses ambassadeurs respectifs à plusieurs reprises sur la période. Cette situation engendre également des alliances opportunes avec d'autres pays opposés aux Etats-Unis, comme la Russie, la Chine ou encore l'Iran, au nom de la maxime « les ennemis de mes ennemis sont mes amis ». Dans la même direction, le Venezuela s'allie, deuxièmement, avec d'autres pays Latino-Américains pour s'opposer à la création d'un marché commun avec le voisin du nord (ALCA)[4]. L'ALBA (Alliance Bolivarienne pour les Amériques) est ainsi créée en 2004, avec Cuba pour premier partenaire et bientôt rejointe par de nombreux pays (comme la Bolivie, le Nicaragua, le Honduras, l'Equateur ou d'autres par

[1] Voir sur ce thème : Compagnon Olivier, Rebotier Julien, Revet Sandrine (dir.), *Le Venezuela au-delà du mythe. Chávez, la démocratie, le changement social,* Les éditions de l'Atelier, Paris, 2009. Et Folz Olivier, Fourtané Nicole et Guiraud Michèle (dir.), *Le Venezuela d'Hugo Chávez : bilan de quatorze ans de pouvoir*, PUN, Nancy, 2013.

[2] Joffres Adeline, « La politique extérieure 'bolivarienne' : la projection d'un nouveau modèle révolutionnaire ? », in Folz Olivier, Fourtané Nicole et Guiraud Michèle (dir.), *Le Venezuela d'Hugo Chávez : bilan de quatorze ans de pouvoir*, PUN, Nancy, 2013, p. 291-306.

[3] Discours du 20 septembre 2006.

[4] Deblock Christian et Turcotte Sylvain, « Après le sommet de Mar del Plata : les Amériques plus divisées que jamais », *Critique Internationale*, n° 34, 2007/1 p. 149-160.

exemple). Cette ligne structure alors, deuxièmement, la politique étrangère du Venezuela[5], également à l'origine de l'UNASUR (Union des Nations Sud-Américaines) en 2008. Il intègre enfin le MERCOSUR (Marché Commun du Sud) en 2012. Ces alliances concernent à la fois le secteur économique mais aussi d'autres domaines, d'échanges de services ou de technologies par exemple, ou encore de subventions en pétrole contre la mise en œuvre de politiques sociales. Les alliances pétrolières complètent troisièmement ce panorama, le Venezuela ayant un rôle de plus en plus actif au sein de l'OPEP notamment, faisant de cette ressource minière une ressource diplomatique privilégiée sur la scène internationale[6]. Ces trois éléments entraînent finalement une réorientation des positions stratégiques et diplomatiques du pays, participant au développement des relations Sud-Sud[7] et à la redéfinition de la place du Venezuela au sein des relations internationales. Nouant en somme de nouvelles alliances, en refusant d'autres, ainsi qu'en multipliant les prises de paroles internationales, parfois polémiques et presque toujours largement médiatisées, le Président de la République retrouve un rôle international par le biais des politiques étrangères menées ces dernières années, rôle dont les électeurs vénézuéliens se saisissent aussi, du moins en partie, pour évaluer, juger, voter, ou non, au niveau national. L'extérieur deviendrait ainsi une ressource de légitimation[8], y compris à l'intérieur. Cette piste, féconde nous semble-t-il, est au point de départ de cette contribution.

Celle-ci se propose de décrypter, d'analyser et d'expliquer le(s) point(s) de vue des électeurs vénézuéliens sur la politique étrangère et au-delà sur les relations internationales, tout en interrogeant le poids, le rôle et les conséquences de ces processus au niveau des comportements politiques et électoraux nationaux.

Le propos vise ainsi à enrichir d'autres points de vues disciplinaires et théoriques, par le biais d'une approche « par le bas », focalisée sur les citoyens ordinaires. Entre posture compréhensive[9], explication sociologique et étude électorale, il s'agit ici d'éclairer empiriquement une dimension trop souvent laissée dans l'ombre. L'idée centrale consiste à renverser la question de l'impact des élections et des transformations nationales sur l'international en se demandant plutôt ce que la dimension internationale fait au national, comment elle est perçue, par qui et dans quelle mesure, ce qu'elle peut, ou non, faire aux comportements politiques des citoyens électeurs. De ce questionnement découlent plusieurs interrogations : Quelles dimensions de la politique internationale sont perçues par les citoyens et comment les formulent-ils, ou non, en termes d'enjeux ? Quelles attitudes, sociales et/ou politiques, peut-on repérer face à ces dimensions et comment les saisir ? Par quels

[5] Dabène Olivier, « Amérique Latine, un régionalisme sans effet » in Jaffrelot Christophe (dir.), *L'enjeu mondial. Les pays émergents,* Presses de Science Po, Paris, 2008, p. 187-196.
[6] Fournier Jean-Marc, *L'autre Venezuela d'Hugo Chávez. Boom pétrolier et révolution bolivarienne à Maracaibo*, Karthala, Paris, 2010.
[7] Brun Elodie, *Les relations entre l'Amérique du Sud et le Moyen-Orient. Un exemple de relance Sud-Sud*, L'Harmattan, Paris, 2008.
[8] Brun Elodie, « Une continuité à toute épreuve : la politique étrangère de Nicolás Maduro », *Les analyses du CERI*, 2014, http://www.sciencespo.fr/ceri/fr/content/une-continuite-toute-epreuve-la-politique-etrangere-de-nicolas-maduro
[9] Au sens de Bourdieu Pierre, « Comprendre », in Bourdieu Pierre (dir.), *La misère du monde*, Editions du Seuil, Paris 1993, p.1389-1408.

mécanismes et comment l'international contribue-t-il aux rapports au politique des vénézuéliens ? Dans quelle mesure ces mécanismes relèvent-ils d'opérations symboliques ou encore d'appropriations différenciées pour et par les électeurs ? Enfin, par quels biais et pour quels résultats cette dimension participe-t-elle de la légitimation d'Hugo Chavez à l'intérieur ?

Pour répondre à ces interrogations, l'analyse s'appuie sur un dispositif d'enquête multimodal mené au Venezuela entre 2008 et 2012[10]. Elaborées autour d'un échantillon de 103 enquêtés construit sur un principe de diversification, entre variations sociales (individus issus de tous les milieux sociaux et présentant une grande diversité de dotation en capital économique, culturel et social), géographiques (dans un village isolé en zone rurale, dans un bidonville et jusque dans les quartiers les plus aisés de Caracas), et politiques (sur l'échelle gauche-droite mais aussi en termes d'intérêt pour la politique et de modalités d'engagement le cas échéant), les données empiriques mobilisées reposent à la fois sur des questionnaires individuels, des observations participantes ou plus ethnographiques et des entretiens semi-directifs approfondis. Pour ces derniers, deux modalités ont été déployées, entre entretiens individuels partiellement panélisés (en conjoncture électorale comme au-delà) et entretiens collectifs avec supports. Au nombre de 29, ces entretiens collectifs composés selon l'approche dite « naturelle »[11] autour de groupes de 2 à 8 personnes, permettaient, à partir d'extraits de discours d'Hugo Chávez, d'avoir accès aux discussions, aux interactions et aux perceptions des enquêtés sur un grand nombre de sujets, y compris politiques. À partir des données recueillies, plusieurs thématiques et aspects divers de la politique étrangère émergent des matériaux, allant des relations entretenues avec le voisin nord-américain, à la posture anti-interventionniste adoptée par le Venezuela à plusieurs reprises et notamment par rapport au conflit en Libye par exemple, en passant par les processus d'intégration régionale, le développement des relations Sud-Sud ou encore le positionnement d'Hugo Chávez sur le changement climatique. Au-delà de l'hétérogénéité apparente de ces thématiques en effet, des visions du monde se structurent et se donnent à voir dans les propos des enquêtés rencontrés, dont une dizaine seront plus particulièrement présentés ici, dans la mesure où ces cas nous semblaient représentatifs de la diversité des attitudes observées sur ce thème.

Dès lors, l'analyse s'attachera tout d'abord à comprendre comment les citoyens perçoivent la politique étrangère vénézuélienne, comment ils s'en saisissent et comment ils lui donnent (ou non) du sens. Cette contribution proposera ensuite d'éclairer cette diversité des attitudes face aux enjeux de politique extérieure au prisme des rapports au politique de ces citoyens électeurs, soulignant le poids des ancrages sociaux et les effets politiques des mécanismes analysés.

---

[10] Cette contribution s'appuie sur le travail de terrain lié à la thèse, intitulée *« Cinq sur Cinq, Mi Comandante ! » Contribution à l'étude des réceptions des discours politiques télévisés,* réalisée sous la direction de Jacques Gerstlé et soutenue le 24 novembre 2014 à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne.

[11] C'est-à-dire construits autour de groupes d'interconnaissance préexistants à l'enquête (Lefébure Pierre, « Les apports des entretiens collectifs à l'analyse des raisonnements politiques », *Revue Française de Science Politique*, vol.61, n°3, 2011, p. 399-420) et ayant l'habitude de voir ou de discuter ensemble de ces discours, dans un souci de contrôle des effets d'artificialité (voir sur ce point Dayan Daniel, « Les mystères de la réception », *Le Débat*, n°71, 1991, p. 146-162.)

LE VENEZUELA A L'INTERNATIONAL VU PAR LES CITOYENS

Parmi les différentes thématiques internationales abordées par les enquêtés en entretien, plusieurs sujets se distinguent. On relève ainsi de nombreuses occurrences liées à la place et à la posture du Venezuela sur la scène internationale, aux diverses relations bilatérales qu'elles soient conflictuelles ou de coopération, ou encore aux rapprochements stratégiques, socioéconomiques ou diplomatiques développés au niveau régional comme au-delà. Certains de ces sujets sont constitués en enjeux, mais leur répartition au sein de notre échantillon ne se fait pas au hasard. Il est ainsi possible de repérer des mécanismes communs en termes de d'attribution de sens et de responsabilités, formant des schèmes de perception distincts. Nous les présenterons de manière schématique ici, bien qu'ils puissent se combiner ou s'exprimer de diverses formes sur notre terrain. Au vu des données recueillies, quatre schèmes émergent à partir des figures suivantes : le Venezuela indépendant, le Venezuela partenaire, le Venezuela sur scène et enfin, le Venezuela national. Dans ce dernier cas, les enquêtés ne citent, ne mobilisent, ni ne font état d'enjeux internationaux dans leurs propos, nous y reviendrons. Pour les trois premiers en revanche, leurs perceptions s'articulent et semblent relativement cohérentes entre elles. En procédant par recensement systématique puis par recoupements successifs, l'analyse de ces schèmes permet de mieux saisir comment les citoyens se saisissent (ou non) de ces dimensions internationales.

Le Venezuela Indépendant : la Patrie face à l'Empire

Dans ce premier ensemble de propos, une grille de lecture des relations internationales et des politiques étrangères menées apparaît, construite autour de la question des relations de dépendances, de résistances et d'appartenances entre le Venezuela et les puissances occidentales. L'impérialisme nord-américain y est largement dénoncé par systèmes oppositionnels. Mauricio, ingénieur géophysique dans une institution publique et petit fils d'immigrés politiques, interrogé ici sur le conflit en Libye en cours lors de cet entretien réalisé en mars 2011 et plus particulièrement sur la prise de position d'Hugo Chávez contre l'intervention armée datant de la même semaine, commence par examiner les forces en présence et la situation qu'il qualifie de « post colonialisme » :

« - Mauricio : Tu sais, l'Europe, et ton pays aussi, l'Afrique ils ont toujours cru que c'était chez eux, qu'ils pouvaient tout faire et s'approprier tout ce qu'ils trouvaient, comme les Etats-Unis avec nous, mais ça, ça n'est rien d'autre que de la colonisation moderne, le post-colonialisme oui, ce que Chávez, et nous, on appelle l'impérialisme »

L'action de la France, incluse dans cette présentation, témoigne alors d'une connaissance précise des rapports entre les différents pays concernés, tout autant qu'elle montre son adaptation à la situation d'entretien. Il envisage ensuite les alliances qui apparaissent à l'ONU (institution qu'il décrit par ailleurs assez précisément) avant de donner du sens à la prise de position du Venezuela dans ce contexte :

« - Mauricio : Ces pays, ils sont capitalistes, donc ils veulent du pétrole, ils en ont besoin c'est comme ça et c'est pour ça qu'ils vont le récupérer de cette manière […] Nous, on est socialistes, donc on n'a pas le même point de vue, c'est d'abord l'autodétermination des peuples »

Mauricio se saisit donc de cette actualité internationale par le biais d'une dénonciation de « l'impérialisme » à partir d'une analyse géopolitique relativement claire, prenant en compte les institutions comme l'ONU, les ressources naturelles disputées (le pétrole ici), l'histoire et les idéologies attribuées à chacun des pays impliqués à l'aide d'un vocabulaire précis (comme « post colonialisme » et « autodétermination des peuples »). Il n'hésite pas dans ces propos, et relie par des marqueurs logiques appuyés (« donc ») son interprétation de la situation, construite par oppositions successives vis-à-vis des Etats-Unis mais aussi au-delà vis-à-vis de l'Europe par exemple. Ce schème de perception se retrouve donc dans plusieurs contextes, y compris pour des questions liées à la lutte contre le changement climatique, comme en témoignent les propos de ces deux frères Alvaro et Juan, étudiants en droit et en architecture respectivement, au moment où la conversation porte sur le Sommet de Copenhague:

« - Alvaro : Toute une série de dévastations environnementales… c'est catastrophique ! Et ça, c'est ce qu'ils font eux, et qui en souffre ?!? Les pays pauvres… les pays… comme on dit, le jardin arrière des Etats-Unis ! […] Merci l'impérialisme !
- Juan : Bon, comme il dit, je suis d'accord, mais maintenant au Venezuela, peu à peu, on lutte contre l'impérialisme… »

Si les hésitations sont plus nombreuses ici, la figure de l'impérialisme et de la résistance du Venezuela dans ce cadre est là aussi mise en avant, fonctionnant comme une grille de lecture pour ces enquêtés et leur permettant de se saisir de cette thématique environnementale internationale. Dans le même ordre idée, Lucas, producteur audiovisuel dans une PME d'évènementiel déclare aussi : « *On est de la Patrie, on est la Patrie ; c'est s'opposer à l'impérialisme et défendre l'humain, le collectif ».* Cette grille de lecture, toutefois, n'induit pas systématiquement une appréciation positive de la politique étrangère menée d'une part, et peut tout autant provoquer des réactions de défiance, d'accusations, et de remise en tension de l'appartenance nationale d'autre part. Ainsi, Katarina, designer et collègue de Lucas, lui répond un peu plus tard lors de cet entretien collectif :

« - Katarina : Quand il dit 'Patrie', si je ne suis pas de ton opinion, j'en suis exclue, et c'est très douloureux, […] c'est comme quand il nous traite de 'pitiyankees', c'est très irrespectueux, c'est du racisme même cette manière de parler envers nous, qui sommes vénézuéliens ! Ce sont des mots de discrimination ! »

Les perceptions de l'anti-impérialisme et de l'appartenance commune suggérée par la figure de la « patrie » sont ici conflictuelles et trouvent un écho au niveau national. Dans ce cadre, ce schème de perception peut contribuer aux processus de légitimation de l'action politique comme aux processus de dé-légitimation engagés à partir du sentiment d'appartenance, comme pour Katarina.

Le Venezuela partenaire : aider, assister ou délaisser

Pour ce deuxième schème de perceptions repéré, les alliances et les échanges entre le Venezuela et les autres Etats, notamment du continent latino-américain, sont au cœur des propos des enquêtés. Il complète parfois le précèdent, certains, comme Alvaro, Juan et leur sœur Eugenia (étudiante en droit également), mobilisant alternativement l'une ou l'autre de ces figures :

« - Eugenia : Et l'aide aux autres pays, c'est très positif, parce que nous sommes tous des êtres humains, on fait partie du même…
- Alvaro : et le socialisme fait partie de cela, aider les autres,
- Juan : au niveau régional et national, mais aussi les autres au niveau global : l'être humain…
- Eugenia : Oui, aider les autres, l'aide que le président apporte aux autres pays c'est super ! »

Pour eux, les relations internationales se lisent donc également au prisme des échanges, et plus particulièrement des échanges en matière d'énergie, de santé et de technologies, point de vue qu'ils développent ensuite dans cette conversation. Ce passage permet aussi de saisir comment ces perceptions s'articulent avec le politique au national par l'attribution de responsabilité[12] : le rôle du président est mis en avant explicitement par Eugenia. Alfonso, conseiller dans la même institution que Mauricio, l'ingénieur cité plus haut, procède dans un premier temps d'une manière similaire en abordant ce thème :

« - Alfonso : *Et c'est captivant, par exemple, il [Hugo Chavez] est très pédagogue et arrive à captiver les gens y compris sur des thèmes comme l'Alba [Alliance Bolivarienne pour les Amériques], il explique, les enjeux, ou sur les échanges de pétrole contre autres choses, les accords et les partenariats etc. Tout ce qui met en place au niveau du continent et au-delà … […] Cela fait aussi la différence entre un régime populiste qui fait de l'assistencialisme pour obtenir le pouvoir et un régime révolutionnaire, qui fait des citoyens, ici et ailleurs, donc c'est la preuve, des citoyens, y compris ailleurs qu'au Venezuela »*

Dans un deuxième temps, Alfonso va donc plus loin, et met en relation les alliances internationales avec le « régime » politique national, qui vise selon lui à la fabrique de « citoyens » (sous-entendus éclairés et non « assistés ») faisant de ce point une « preuve » dans son argumentation. Cette grille de perception des relations internationales fondée sur les alliances et les échanges auxquels le Venezuela participe n'est donc pas incompatible avec la première, mais peut aussi apparaître indépendamment, comme pour Alfonso par exemple. Elle peut en outre, tout autant que la première, participer d'appréciations inverses politiquement. Ainsi, un groupe d'amis étudiants en langue dans une école privée située dans un quartier huppé de la capitale, discutent de la manière suivante :

[12] Brugidou Mathieu, *L'opinion et ses publics*, Presses de Sciences Po, Paris, 2008.

« - *Anabella : Nous avons non seulement un problème de métissage, pour les vénézuéliens, mais encore pire, avec les immigrants et les étrangers : on leur donne la priorité sur nous, parce qu'ils ont des problèmes dans leur pays, et qu'ils viennent ici…*
- Marina : et pareil quand ils viennent pas : le fait est que ce gouvernement ne donne pas au Vénézuélien mais à l'Etranger. Or, occupe-toi d'abord de ta maison avant de t'occuper de celle des autres ! Ils ne donnent pas au Vénézuélien ce qu'il mérite et ce qu'il a gagné […] on le donne aux autres pays, notamment d'Amérique du Sud. »

Pour eux, si le même schème de perceptions est repérable, il produit une appropriation de ce thème bien différente, articulée autour de l'inexistence de la préférence nationale selon eux, situation qu'ils déplorent largement, en cohérence avec leurs orientations politiques nationales anti-immigration.

Le Venezuela sur scène : entre cravate et spectacle

D'autres enquêtés rencontrés ont, troisièmement, tendance à se saisir des relations internationales tissées par le Venezuela par le biais d'un autre schème de perception, fondé quant à lui sur le caractère spectaculaire, sur les mises en scènes et le ton employé[13] à l'international. En se focalisant sur la forme plus que sur le fond, ces vénézuéliens montrent une autre manière d'interpréter les dimensions internationales de la politique menée.

Ce schème met tout d'abord en jeu l'image construite et donnée par le Venezuela, et plus précisément par la voix de son président, sur la scène internationale[14]. Entre importance accordée pour ces discours *« où il a une cravate »* (Beatriz, étudiante en langue dans une école privée) et attention accrue parce qu'*« il parle vrai, sans faux langage diplomatique »* (Ysaia, étudiante en langue à l'Université), l'international est perçu au travers des modes d'adresses[15] et des interactions personnelles entre Chefs d'Etats. La politique étrangère du Venezuela et ses prises de positions sur la scène internationale se comprennent pour ces étudiantes au travers des interventions présidentielles, les autres parties prenantes étant totalement absentes de leur propos. Dans ce schème, la personnalisation des relations internationales en général et l'image du chef de l'Etat dans de telles situations en particulier, guident très largement la gamme des possibilités d'appropriations dont témoignent ces enquêtés. C'est aussi le cas de Martin (animateur culturel d'origine européenne) et d'Elie, sa femme (étudiante en botanique, petite fille d'immigrés politiques). Lorsque les sujets internationaux émergent de leur conversation en entretien collectif, ils évoquent immédiatement l'épisode de l'ONU où H. Chavez compare G. W. Bush au *« diable à l'odeur de souffre ».* Seules les prises de paroles les plus spectaculaires – et très largement médiatisées – apparaissent dans leurs propos. Ils en rient finalement en se rappelant d'une anecdote un jour où Chavez était interviewé par un journaliste de la BBC :

[13] Balandier Georges, *Le pouvoir sur scènes*, Fayard, Paris, 2006.
[14] Joffres Adeline, *Le populisme comme matrice structurante de la politique étrangère. Le cas du Venezuela*, thèse soutenue en décembre 2013, Université Paris 3, sous la direction de Jean-Michel Blanquer.
[15] Au sens de Charaudeau Patrick, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Vuibert, Paris, 2005.

« - Martin : [C'était] une vraie confrontation sur les soi-disant prisonniers politiques, et à la fin, Chavez se moque de lui, et lui fait un 'check' en mode 'comme dans la rue mon pote' au lieu de lui serrer la main ! »

En concentrant leur attention sur le décalage entre une interview internationale formelle par une grande chaîne d'information et le geste de salut inapproprié effectué par H. Chavez, ils relèvent la moquerie, posture qu'ils mobilisent pour résumer l'attitude du Venezuela sur la scène internationale. Dans d'autres cas, ce schème se décline en ces termes :

« - Juan : Quand il sort du pays, vers les autres nations, il est comme… plus internationaliste, plus altermondialiste, il apparaît…
- Eduardo : un Chavez 'Manu Chao' quoi ! »

Juan et Eduardo sont tous deux médecins spécialistes dans une clinique privée très réputée, et discutent à ce moment-là de la célèbre réplique « Si le climat était une banque, il y a longtemps qu'ils l'auraient sauvé », prononcée par H. Chávez lors du Sommet de Copenhague sur le changement climatique. Sans s'arrêter sur le thème du climat, l'attitude et le ton employé font ici sens pour eux, traduisant une modalité d'appropriation de ce type d'enjeu spécifique et fortement ancrée dans ce troisième schème de perceptions. Ils rient eux aussi ensemble suite à ce bon mot. Si leur réaction semble plus ambiguë politiquement, celle de Maria (galeriste) et de son amie Gabriela (conservatrice de musée) est beaucoup plus critique sur ce même thème du sommet de Copenhague :

« - Gabriela : Bien, mais quelle est l'objectif quand, dans un sommet ou un forum mondial, il commence à accuser quelqu'un ? C'est pour trouver des solutions ? […]
- Maria : Un spectacle de mime, un théâtre encore plus qu'ailleurs… il est mondialement connu parce que 'Ah Chavez dit la vérité en face aux Etats-Unis' ! Mais une chose c'est de le dire, et autre chose que de dire 'l'Empire' et de leur vendre le pétrole ! »

Pour elles, la forme et le caractère spectaculaire de ces éléments fonctionnent donc également comme une grille de lecture, mais l'appréciation qui en découle se différencie des précédentes. Les perceptions et les orientations politiques qui les sous-tendent peuvent en somme largement différer selon les enquêtés. En les analysant cependant en termes de schèmes de perceptions, l'étude permet pourtant de comprendre ces points de vues comme relevant de ces trois mécanismes principaux, mobilisés par les enquêtés à la fois pour se saisir des questions internationales et pour évaluer le gouvernement national et à sa tête H. Chavez.

Le Venezuela national ou la non-appropriation des questions internationales

Un certain nombre d'enquêtés en revanche ne mobilisent à aucun moment de manière spontanée ce type de questions. Sans sollicitations explicites de l'enquêteur, l'international n'est pas évoqué, ne fait pas l'objet de discussions, ni parfois ne fait même sens pour eux.

C'est en particulier le cas pour quatre entretiens collectifs réalisés, en milieu rural comme en milieu urbain, mais toujours en milieu populaire.

Parmi ces enquêtés concernés, se trouvent une première famille vivant dans un bidonville de Caracas. Elle est composée de Luis, le père, artisan (niveau scolaire secondaire), de Juana la mère, coiffeuse dans un petit centre commercial de proximité et de leur fille, Juanella, qui est la première à poursuivre des études supérieures, en médecine, dans une Université récemment créée par le gouvernement. On trouve également ici deux femmes au foyer, Juzmary et Sylvia, voisines et amies de longues date, vivant dans la zone la plus défavorisée d'un petit village rural, toutes les deux en cours d'alphabétisation. Enfin, dans ce même village, deux cuisinières, Magda et Magdalena, présentent le même profil, elles-aussi en cours d'alphabétisation au moment des entretiens. Pour ces personnes, les entretiens collectifs ne révèlent aucune allusion spontanée aux questions internationales et les silences sont pesants lorsque ce thème est abordé directement.

Une autre famille, au profil proche, se compose de Rosa, la grand-mère d'origine immigrée (niveau scolaire primaire), restauratrice dans un petit établissement de quartier, de ses deux filles Nora (qui travaille avec sa mère) et Flor, coiffeuse (commerce informel) et de la fille de cette dernière âgée de huit ans. Flor fréquente Antonio, commerçant informel également (point de vente mobile de petits déjeuners sur l'avenue qui passe en bas du bidonville). Dans leur cas, la politique étrangère et les relations internationales sont également totalement absentes des entretiens menés, absence confirmée par l'observation ethnographique de longue durée[16]. Une exception notable toutefois : deux fragments de discussions politiques ont porté sur un autre pays, mais il s'agissait du pays d'origine de la grand-mère, venue au Venezuela pour des raisons économiques.

Dans ce cadre, ces quatre éléments contribuent à rendre saillant le résultat suivant : certains citoyens ne se saisissent pas des dimensions internationales, leurs propos demeurent Venezolano-centrés. Particulièrement visible pour ces personnes, ce schème de perception, ou l'absence de perceptions à caractère international, se confirme pour d'autres entretiens ou observations.

Les relations extérieures du Venezuela sont donc vues et perçues, ou non, par les citoyens ordinaires selon quatre modalités : la première est sous-tendue par la figure de l'Indépendance, mêlant anti-impérialisme et résistances ; la seconde s'articule autour de la figure du Venezuela comme partenaire, multipliant les alliances et les échanges, en particulier au niveau continental ; la troisième, quant à elle, se configure à partir de processus de personnalisation des relations internationales, plus attentive à la forme qu'elles prennent qu'aux enjeux qu'elles dessinent au sens strict ; enfin, quatrième posture, nombre de citoyens ne se réfèrent pas à la dimension internationale, ils ne s'en saisissent pas. Comme le laissent à penser les exemples présentés ici, les profils d'enquêtés correspondant à chaque schème sont différenciés et fortement corrélés à leurs rapports au politique.

[16] Cette famille nous a logée pendant plusieurs semaines.

RELATIONS INTERNATIONALES ET RAPPORTS AU POLITIQUE DES CITOYENS : DE LA DIVERSITE DES ATTITUDES AUX COMPORTEMENTS ELECTORAUX

Ces diverses manières d'appréhender la politique extérieure et la place du Venezuela sur la scène internationale et les différentes attitudes qu'elles impliquent sont tout d'abord structurées, nous l'avons vu. En partant d'une analyse par schèmes de perception, les données donnent à voir les mécanismes d'appropriations sur lesquelles ces attitudes reposent. Or ces attitudes sont loin d'être aléatoires au sein de l'échantillon construit. Elles sont tout d'abord socialement ancrées, corrélation qui entraîne des effets sur les comportements politiques au national diversifiés.

De l'explication sociopolitique de la diversité des attitudes observées

Pour comprendre le poids des ancrages sociaux dans la structuration de ces attitudes envers l'international, trois éléments complémentaires peuvent être abordés empiriquement, entre trajectoires, positions sociales et notamment dotation en capital culturel, et positionnements politiques des enquêtés.

En reprenant les extraits d'entretiens présentés plus haut, la question de la trajectoire des enquêtés se saisissant des dimensions internationales dans leurs conversations apparaît en premier lieu. Le nombre d'étudiants en langues étrangère est tout d'abord remarquable. Anabella, Marina, Beatriz et Ysaia sont toutes les quatre dans cette situation, et leurs discussions ont lieu au sein de groupes de pairs, des amis le plus souvent, fréquentant les mêmes cours, dans l'école privée ou à l'Université. Cette première particularité, lié à leurs parcours d'études engage à penser leur capacité et leur intérêt pour ses questions en rapport avec leur trajectoire d'études. Ce profil se retrouve tendanciellement dans le reste du corpus, y compris pour ceux qui ne sont pas directement cités ici. Deuxième point commun, on les retrouve plus régulièrement pour deux des schèmes de perceptions repérés : celui qui concerne la figure du Venezuela comme pays partenaire et celui qui repose sur une lecture scénique et personnalisée de la politique extérieure. En ce qui concerne le premier cas, ces étudiants, de par leurs parcours, semblent plus au fait des échanges et des alliances internationales qui se jouent dans la mesure où ils étudient (parmi d'autres choses) ces éléments en classe de manière régulière. Dans le même sens, leur attention à la forme des relations et des prises de positions sur la scène internationale semble pouvoir à ce stade s'expliquer par le fait qu'ils voient et sont amenés à étudier ces prises de positions en cours (notamment par le biais d'extraits télévisés, comme nous l'indique l'un des enseignants de l'équipe pédagogique de l'école privée). Le cas d'Alvaro, étudiant en droit, peut être ajouté aux précédents, dans la mesure où il a pu participer à plusieurs échanges scolaires et culturels durant ses études. Il mobilise ainsi, avec ses frère et sœur, le schème du Venezuela partenaire,

partenariats dont il a pu, à titre individuel, profiter à plusieurs reprises[17]. Au regard du premier schème relié à la figure de l'indépendance, il en fait également usage contrairement aux autres, différence qui pourra être analysé du fait de ces positionnements politiques, nous y reviendrons. Quant à Juan et Eduardo, les deux médecins spécialistes rencontrés, l'impact de leurs parcours d'études peut aussi être analysé en ce sens, puisqu'ils ont tous les deux effectués plusieurs semestres d'études (niveau doctorat) et de stages à l'étranger, aux Etats-Unis et en Europe. Pour ces enquêtés en somme, détenteurs d'une forme de capital international[18], l'intérêt qu'ils portent, y compris de façon fragmentée, à l'international semble donc jouer un rôle important dans leurs perceptions.

Autre caractéristique saillante, plusieurs enquêtés sont issus de l'immigration. Mauricio, l'ingénieur, et Elie, sa sœur, étudiante en botanique, sont ainsi descendants de militants politiques d'un autre pays du continent, poursuivis au moment de l'instauration d'une dictature militaire. S'ils ne participaient pas ici au même entretien formel, plusieurs discussions informelles avec les membres et les proches de cette famille indiquent une forte socialisation politique[19] des deux générations suivant l'arrivée du grand-père au Venezuela, ainsi qu'une forme de transmission accrue de l'histoire familiale[20], plusieurs de ses membres étant encore liés et encartés dans le parti socialiste du pays d'origine encore aujourd'hui, situation qui contribue largement à façonner leur intérêt pour l'international et leur capacité à s'en saisir politiquement, comme en témoignent les propos de Mauricio par exemple, rattachés au schème de l'Indépendance. Notons en outre qu'Elie est elle-même mariée à Martin, animateur culturel d'origine européenne. Dans leur cas, on retrouve un intérêt important pour ces questions, même si la lecture scénique prédomine leurs remarques.

Le cas de la famille de Rosa et Nora, restauratrices dans un bidonville, est ici révélateur d'un second facteur essentiel. En effet, elles aussi sont issues de l'immigration, mais économique cette fois. Fuyant leur pays d'origine et les difficultés qu'elle y vivait, la grand-mère Rosa s'est installée au Venezuela depuis plusieurs décennies. Dans leurs conversations, en entretiens ou en observations, elles se situent largement dans une non perception des relations internationales, à l'exception de quelques mots sur leurs pays d'origine. Cette différence notable par rapport au cas de la famille de Mauricio montre alors que la trajectoire migratoire, si elle constitue un facteur important, ne fonctionne pas seule comme variable explicative : le niveau de capital culturel[21] entre en jeu.

Sur ce point, la répartition des attitudes observées est particulièrement éclairante pour saisir le lien entre position sociale et perceptions des enjeux internationaux. En effet tous les enquêtés présentés pour les trois premiers schèmes disposent d'un haut niveau de capital

[17] Gaxie Daniel, « Appréhensions du politique et mobilisations des expériences sociales », *Revue Française de Science Politique*, vol. 52, n° 2-3, 2002, p. 145-178.
[18] Dezalay Yves, « Les courtiers de l'international. Héritiers cosmopolites, mercenaires de l'impérialisme et missionnaires de l'universel » *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 151-152, 2004/1, p. 4-35. Pour les cas présentés ici, nous nous restreindrons au point commun le plus saillant : leurs parcours d'études, composante parmi d'autres du « capital international ».
[19] Darmon Muriel, *La socialisation,* Armand Colin, Paris, 2010.
[20] Muxel Anne, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Hachette, 1996.
[21] Au sens de Bourdieu Pierre, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales,* vol. 30, n°30, 1979, p. 3-6.

culturel en termes de diplôme, *a minima* équivalent à un niveau bac +2 généraliste (diplômes supérieurs techniques – TSU – exclus). Ainsi, au-delà de leurs spécialisations en droit, en langues, en botanique, en architecture ou en médecine, toutes ces personnes poursuivent ou ont poursuivis des études supérieures. Lucas (producteur audiovisuel), Katarina (designer), Alfonso (conseiller dans une institution publique), Gabriela (conservatrice) et Maria (galeriste) jusqu'ici laissés de côté se situent également dans ce cadre, tous étant titulaires de diplômes universitaires de niveau Master. Leurs milieux d'origine sont majoritairement aisés (classes moyennes supérieures), comme Ysaia par exemple, à très aisés (pour les étudiants de l'école privée notamment[22]). Quant à ceux dont les familles sont plus modestes voire populaires, comme c'est le cas d'Alvaro, de Juan et d'Eugenia, leurs modalités d'appréhensions de l'international sont plus souvent liées à leurs expériences personnelles d'une part, et à leur niveau de politisation d'autre part, facteur favorable à l'acquisition des compétences politiques techniques[23] investies dans ces modalités. Cette fratrie se caractérise de plus par une situation de trajectoire sociale ascendante, ils sont enfants d'une mère tenant un petit commerce informel d'une ville de province et d'un père, artisan, qui en se remariant avec une secrétaire, a hérité d'un petit deux pièces situé dans un quartier populaire de Caracas dans lequel Alvaro et Juan vivent actuellement.

A l'inverse, les enquêtés qui ne font ni appel ni usage de questions internationales spontanément, en entretiens ou dans leurs conversations ordinaires, relèvent tous nous l'avons vu, de milieux populaires et sont peu, voire pas du tout, dotés en capital culturel. En termes de conditions de vie et de capital économique, ils vivent également tous dans des habitations auto-construites, dans un bidonville pour les familles de Juanella ou de Rosa, ou en milieu rural pour Juzmary, Sylvia, Magda et Magdalena, toutes les quatre en cours d'alphabétisation.

L'analyse des entretiens où la question était directement posée confirme et complète enfin ce résultat. Reprenons ce dernier exemple des cuisinières du petit village, Magda et Magdalena. Plusieurs questions portaient ce jour-là sur les relations entre le Venezuela et l'Espagne notamment à partir de la célèbre altercation entre Hugo Chavez et le Roi d'Espagne[24], or, pendant tous ce laps de temps, Magda époussetait le comptoir déjà propre sans lever les yeux tandis que Magdalena regardait résolument vers l'extérieur, évitant soigneusement de répondre. A l'opposé de cette situation, lors de l'entretien réalisé avec Mauricio et ses collègues, tous diplômés et presque tous engagés politiquement en faveur d'Hugo Chavez, le même type de questions à provoqué une discussion collective longue de plusieurs dizaines de minutes. A travers ces deux exemples presqu'idéal-typiques, la position sociale et le niveau de compétence politique se redouble du sentiment de (in)compétence[25] pour expliquer la diversité des attitudes observées au regard des questions internationales.

Dernier élément pour comprendre la diversité des perceptions, présente en filigrane jusqu'ici, le critère des positionnements et des orientations politiques peut enfin être analysé. Pour chacun des schèmes présentés, certains enquêtés se révélaient favorables aux politiques

[22] Dont certains font état de domestiques employés à plein temps dans leurs villas situées dans les quartiers les plus chers de la capitale.
[23] Bourdieu Pierre, *La distinction ; critique sociale du jugement*, Minuit, Paris, 1979.
[24] Dont la phrase "Porque no te callas" est restée célèbre.
[25] Gaxie Daniel, *Le cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*, Seuil, Paris, 1978.

étrangères menées, alors que d'autres étaient ouvertement critiques. Ainsi Mauricio et Alvaro approuvaient le « socialisme » et la « lutte contre l'impérialisme » qu'ils lisaient dans les relations internationales nouées par le Venezuela (Indépendant), tandis que Katarina les désapprouvait, se sentant stigmatisée par les échos de cette politique au niveau national. Eugenia, quant à elle, déclarait que les alliances et les échanges avec d'autres pays étaient « super » alors que les réactions d'Anabella et Marina étaient clairement négatives, en lien avec leurs positions anti-immigration. Pour les appropriations scéniques et personnalisées enfin, les appréciations étaient parfois plus ambigües au premier abord. La comparaison avec « Manu Chao » par exemple, comme le fait de relever le port de la cravate par Hugo Chavez (rare sur la scène intérieure), reflètent en fait des positionnements politiques préexistants relativement homogènes : ces enquêtés, Eduardo et Beatriz en l'occurrence, se situe à gauche sur l'échiquier politique et votent pour l'opposition à Hugo Chavez après y avoir été plutôt favorables lors de son premier mandat. La polarisation des attitudes envers l'international reflète donc les processus de polarisations nationaux, pour Hugo Chavez (Mauricio, Alvaro, Juan son frère, Eugenia, Alfonso, Ysaia, Martin et Elie sont dans ce cas) ou contre Hugo Chavez (comme Katarina, Anabella, Marina, Gabriela, Maria et Juan le médecin), y compris au regard de trajectoires de votes spécifiques, pour ceux qui passent ou sont passés d'un camp à l'autre (Eduardo et Beatriz ici).

Entre les schèmes repérés enfin, la variable de la politisation[26] entre enfin en jeu, au-delà des positionnements pour ou contre, gauche ou droite. En effet, la première figure suppose un certain niveau de compétence politique, y compris pratique ; elle est corrélée avec un certain niveau d'engagement. Ainsi, Mauricio et Alvaro sont militants, bien qu'à des degrés divers (le premier étant multipositionné et le second proche d'une organisation étudiante favorable à H. Chavez). Si Katarina n'est pas encartée ou engagée, ses confrontations avec Lucas et d'autres sur leur lieu de travail ont sans doute contribué à une forme de radicalisation, qu'elle évoque par ailleurs dans l'entretien[27]. Le schème relevant d'une vision scénarisée et personnalisée des relations internationales, est celui qui suppose un niveau relativement moindre de politisation, comme pour les cas de Maria, Gabriela ou encore Eduardo, plus distants du politique, au niveau international comme national, bien que d'autres enquêtés plus politisés comme Martin ou même engagés comme Elie et Ysaia, puissent cependant adopter cette attitude. Enfin, les perceptions guidées par la figure du Venezuela partenaire se situent à un niveau intermédiaire, mêlant ressources liées à l'expérience personnelle et compétences politiques techniques et statutaires.

Au vu de ces éléments, il est dès lors possible de mieux comprendre dans quelle mesure et comment les dimensions internationales participent de manière socialement différenciées aux rapports au politique des citoyens ordinaires. Entre trajectoires et parcours d'études, positions sociales et positionnements politiques, les modalités de perceptions relatives à l'international des enquêtés s'éclairent. Dans ce cadre, celles-ci peuvent également contribuer ou non aux choix intérieurs, être réinvesties ou encore venir activer ou renforcer des préférences électorales nationales.

[26] Lagroye Jacques (dir.), *La politisation*, Belin, Paris, 2003.
[27] Haegel Florence, Duchesne Sophie, « La politisation des discussions », *Revue Française de Science Politique*, vol. 54, n°6, 2004, p. 877-909.

Aux effets sur les comportements politiques

Ainsi, deux axes d'analyse émergent de ces matériaux en termes de comportements politiques. Le premier concerne le poids de l'international au regard des rapports au politique ordinaires, entre distance et prise en en compte de cette dimension, tandis que le deuxième met en lumière l'importance des positionnements préexistants, par renforcement ou activation.

Ainsi, les enquêtés peuvent schématiquement être placés sur un axe allant de l'international comme partie prenante de leurs rapports au politique à l'inexistence d'une telle relation, en passant par un large éventail de configurations situées entre ces deux pôles. Pour le premier, représenté ici par exemple par Mauricio, ingénieur au capital militant important[28], la politique étrangère menée par le gouvernement et les relations internationales qui en découlent par extension font sens d'une part : il s'en saisit et en fait usage lors de discussions politiques, notamment au prisme du premier schème identifié, celui du Venezuela Indépendant. D'autre part, elles sont intégrées à ses perceptions plus larges du politique, se nourrissant et contribuant à la fois à ses opinions, nationales et internationales. De cette manière, le socialisme (« *Nous, on est socialistes, donc on n'a pas le même point de vue* »), référent national, est traduit par Mauricio à l'international sous les figures de « *l'auto-détermination des peuples* » et de la lutte contre les impérialismes (européens et américains dans ses propos). A l'inverse, les prises de positions internationales se répercutent et s'expliquent pour lui à l'aune du national, comme dans le cas de ses interprétations fondées sur les ressources pétrolières et leur répartition. De cas parmi d'autres montre alors comment, pour ces enquêtés aux caractéristiques sociales spécifiques, l'international pèse dans les instruments de classements et de jugements[29] mis en œuvre, mobilisés et mobilisables politiquement, voire électoralement.

A l'opposé de ce pôle, des enquêtés comme Sylvia, Juzmary (femmes au foyer), Magda et Magdalena (cuisinières) par exemple, font preuve d'un détachement presque univoque vis-à-vis de ces questions. Entre distance sociale, indifférence et incompétences, ces citoyens n'ont pour ainsi dire pas de rapport à l'international ; il n'influe donc pas sur leurs rapports au politique, qui se construisent autrement, et surtout nationalement. Leurs préférences politiques pourtant fortement appuyées pour certaines (ces quatre femmes soutiennent sans réserve Hugo Chavez et votent systématiquement pour les candidats ou les listes liées à la coalition gouvernementale), ne sont donc pas perméables à la politique étrangère, politique qu'elles ne perçoivent ni ne comprennent (quatrième schème).

Entre ces deux pôles, un continuum de situations intermédiaires se forme, allant d'une prise en compte oblique, parcellaire et/ou fragmentée, à une intégration relative de ces deux dimensions, nationale et internationale. Rosa, restauratrice dans un bidonville et d'origine

[28] Matonti Frédérique, Poupeau Franck, « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la recherche en sciences sociales,* n° 155, 5/ 2004, p. 4-12.
[29] Sniderman Paul M., « Les nouvelles perspectives de la recherche sur l'opinion publique », *Politix*, n°41, 1998, p. 123-175.

immigrée, fait ainsi figure de premier cas : si elle évoque un fragment de connaissance internationale spécifique, lié à son pays d'origine, elle ne se sent pas habilitée[30] à discuter d'autres éléments d'une part. D'autre part, elle ne mobilise ni ne politise pas cette connaissance parcellaire, en termes de discussions interpersonnelles ou en termes de choix électoraux. Deuxième cas, celui de Maria, galeriste bien dotée en capitaux économiques et culturels, montre que si elle émet des jugements sur la politique étrangère, ils demeurent relativement circonscrits, notamment autour de perceptions liées à la forme, aux mises en scènes et aux postures. Ce type d'appropriation lié au troisième schème ne produit pas dans son cas d'effet notable sur ses comportements politiques malgré ses propriétés. Pour le comprendre, il s'agit donc de déplacer la focale et d'envisager plus globalement ses rapports au politique, or ceux-ci se caractérisent par une forme distance à l'univers politique institué passant le plus souvent par des lectures esthétiques ou des usages braconnés et décalés[31] du politique. En ce sens, ses perceptions et ses jugements relèvent de l'obliquité, au national comme à l'international. Pour Eduardo le médecin en revanche, troisème type de cas, comme pour nombre des étudiants cités plus haut, le troisième schème de perception engage également un rapport à l'international partiel et en partie lié à l'expérience personnelle, mais il contribue à une certaine cohérence des opinions et des positions, entrant concrètement en résonance avec leurs positionnements politiques, y compris lorsqu'ils évoluent dans le temps. Alvaro (étudiant), enfin, encore plus que ces frère et sœur, est quant à lui plus proche de Mauricio sur ce continuum.

Les relations internationales ne sont donc pas également partie prenante des rapports au politique des citoyens, elles ne se constituent en enjeu électoral et en ressource politique nationale que sous certaines conditions sociales, conditions elles-mêmes au cœur des mécanismes de perceptions différenciés identifiés.

Pour les citoyens situés plus proches du premier pôle que du second de par leurs caractéristiques et les manières de percevoir, de donner du sens et de prendre en compte la politique étrangère et les relations internationales, les potentiels effets de ces mécanismes sur leurs comportements politiques et électoraux sont enfin à lire au prisme de leurs préférences politiques intérieures. Les matériaux empiriques recueillis démontrent ainsi que les effets de l'international sur le national sont politiquement distribués. Comme évoqué plus haut, le degré de politisation joue un rôle non négligeable, mais, au-delà de cette variable, l'étude des perceptions conduit à construire un deuxième axe d'analyse, fonction cette fois des positionnements pour ou contre Hugo Chavez schématiquement.

[30] Gaxie Daniel, « Cognitions, auto-habilitation et pouvoirs des " citoyens " », *Revue Française de Science Politique*, vol 57, n°6, 2007, p. 737-758.

[31] Au sens de Joignant Alfredo, « Compétence politique et bricolage, les formes profanes du rapport au politique », *Revue Française de Science Politique*, vol 57, n°6, 2007, p. 799-817. Ainsi, Maria regarde par exemple très régulièrement l'émission *Aló Presidente* d'Hugo Chavez, mais c'est avant tout parce que « c'est marrant », mettant ainsi cette activité du dimanche après-midi sur le même plan qu'une sortie au cinéma ou toute autre activité de loisir et de divertissement.

En reprenant l'ensemble des données sur ce point, on s'aperçoit ainsi que les perceptions des relations internationales reflètent et contribuent en même temps aux processus de bipolarisation politique caractéristiques de la période au Venezuela[32].

Parmi les enquêtés présentés ici, on retrouve cette nette démarcation entre, d'une part Mauricio, Alvaro, Juan, Lucas, Eugenia, Alfonso, Ysaia, Martin et Elie, personnes ayant toutes votées pour Hugo Chavez ou les coalitions qu'il soutenait lors des précédentes élections[33] et, d'autre part, Katarina, Anabella, Marina, Juan – le médecin et Gabriela, toutes et tous électeurs de la coalition unitaire de l'opposition à Hugo Chavez[34]. Dans leurs cas, l'effet observable relève du renforcement réciproque entre perceptions de l'international et choix électoraux nationaux, comme en témoignaient d'une part l'emploi du terme « soi-disant » utilisé par Martin, animateur culturel, ou encore la phrase d'Alvaro sur le terme socialisme (« *et le socialisme fait partie de cela, aider les autres* ») et d'autre part la réaction d'Anabella, étudiante des beaux quartiers fortement opposée à Hugo Chavez, par exemple déplorant qu' « *on leur donne la priorité sur nous* ». En comparant d'ailleurs ces propos, l'usage du « nous » vient confirmer l'antagonisme des appartenances politiques, comme pour Katarina, designer d'opposition, citée plus haut (« *quand il nous traite de 'pitiyankees'* »), mobilisé tant au national qu'à l'international.

Pour ceux dont les trajectoires de vote apparaissent en évolution, Beatriz et Eduardo en l'occurrence, les perceptions et les jugements qu'ils portent aux relations internationales sont pour leur part plutôt liés à un effet d'activation des préférences nationales ; celles-ci sont mobilisées pour lire et émettre une opinion sur l'international sans que le mouvement réciproque émerge aussi clairement des données collectées. Il en résulte un double constat sur l'importance du poids de l'international dans leurs préférences nationales : elle croît avec la bipolarisation, c'est-à-dire lorsque les enquêtés s'identifient et votent de manière continue pour un camp ou l'autre, tout en décroissant lorsque le degré d'attachement partisan décroît lui-même. L'identification partisane et plus encore l'engagement politique ne protègent donc pas des effets des relations internationales sur les choix électoraux[35], bien au contraire, ils en sont renforcés et rendent possible la constitution de questions internationales en enjeux électoraux pour cette catégorie de population politisée et dotée en capitaux.

***

[32] Folz Olivier, « Analyse du système politique vénézuélien et de ses acteurs (1936-2012) », in Folz Olivier, Fourtané Nicole et Guiraud Michèle (dir.), *Le Venezuela d'Hugo Chávez : bilan de quatorze ans de pouvoir*, PUN, Nancy, 2013, p. 9-63.

[33] Et pensant le faire à nouveau lors de la campagne électorale de l'été 2012 pour ceux qui ont été revus à cette occasion (Mauricio, Alvaro, Juan, Lucas, Eugenia)

[34] Plusieurs questions portaient sur leurs votes précédents dans les questionnaires administrés aux enquêtés en début d'entretien collectif.

[35] Contrairement à d'autres dimensions des rapports au politique, concernant par exemple les répercussions des pratiques médiatiques ou autres (Zaller John, *The nature and origins of mass opinion*, Cambridge University Press, Cambridge, 1992).

Les effets des relations internationales telles qu'elles sont perçues par les citoyens vénézuéliens sur les comportements politiques en général, et électoraux en particulier, dépendent donc à la fois de leur orientation politique préexistante et de leur attachement partisan d'une part, et de leur degré de politisation d'autre part. Or ces deux dimensions peuvent être expliquées par le biais des ancrages sociaux des perceptions repérées : les trajectoires et les positions sociales des individus, tout comme leur capital culturel participent de manière différenciée de l'inscription de l'international dans les rapports ordinaires au politique.

Si certains s'en saisissent aisément et mobilisent les politiques étrangères dans leurs propos, d'autres s'en tiennent (et/ou sont tenus) à distance de ces thématiques. Leurs perceptions de l'international s'en trouvent socialement différenciées, ce qui explique la diversité des attitudes repérées et analysée ici en termes de schèmes. Entre les figures du Venezuela indépendant, du Venezuela partenaire, du Venezuela sur scène et du Venezuela national en effet, tout un éventail de postures se donne à voir dans cette étude, permettant nous l'espérons d'ouvrir la réflexion sur une question peu traitée du côté des citoyens : le poids de l'international en politique intérieure.

***